Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 11 (1912-1913)

Artikel: Louis Dumur, Romancier
Autor: Mayr, Wieland
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750567

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LOUIS DUMUR, ROMANCIER

M. Louis Dumur a été poète, puis dramaturge, enfin, il est devenu romancier.

Si j'avais quelque penchant pour la métaphysique littéraire, je tirerais tout de suite une grande loi de la succession de ces états, à savoir que tout prosateur n'a pas seulement en lui „un poète mort jeune à qui l'homme survit", mais qu'il porte encore le cadavre d'un dramaturge qu'il a dû tuer avant d'arriver au roman, fruit définitif de l'évolution de son talent. N'ayant aucune aptitude pour la construction des grands échafaudages critiques, je me contente de dire tout bêtement que M. Dumur a goûté d'abord à la poésie, parce qu'il était jeune, puis au théâtre parce qu'il avait de l'ambition, enfin qu'il se révéla romancier, parce qu'il avait trouvé sa vraie vocation et la bonne voie.

Cependant, il est devenu par trop banal et vulgaire de donner pour mesure au talent le succès de librairie. Voici qui vaut peut-être mieux, sans prétendre au sublime: M. Dumur s'est mué en romancier, surtout parce que c'est au roman que convergent presque tous les courants littéraires de notre époque. De nos jours si l'on naît poète, on devient romancier. — Arrêtons-nous là, et dispensez-moi, je vous prie, de vous expliquer pourquoi le roman convient si bien à notre mentalité.

Maintenant, faut-il parler de ses poésies? M. Dumur n'en paraît avoir nulle envie, bien qu'il ait disserté avec autorité, il y a 22 ans, sur les syllabes toniques et les atones, les longues et les brèves. (*Mercure de France*, juin 1890).

Faut-il analyser son théâtre? Celui-ci n'est pas accessible à tout le monde: d'abord parce qu'il est parfois symbolique *(La Nébuleuse, La Motte de terre)* ensuite parce que la plupart de ses pièces sont inédites bien qu'elles aient été jouées à l'Odéon, ou chez Sarah Bernhardt, ou encore au Théâtre des Arts. Plus tard, ayant remarqué que le feu de la rampe ne convenait pas à ses créations, il transporta ses personnages dans le plein air et le plein jour de la nature. Cela nous valut trois perles fines et de grand prix: *Les trois demoiselles du père Maire, Le centenaire de Jean-Jacques, l'Ecole du Dimanche*, qu'avait précédées une plaisante satire: *Un Coco de génie.* L'inspiration de M. Dumur avait déjà entretenu avec le roman des relations passagères, mais non stériles, puisqu'elles avaient eu pour fruit un garçon et une fille: *Albert, Pauline.*

Quelles préoccupations, quelle mentalité se révèlent dans ces romans? Essayons de les découvrir.

* * *

C'est par une coïncidence en tout cas fort heureuse que le bicentenaire de J.-J. Rousseau a été célébré au moment où le nom de M. Louis Dumur, l'un de ses fils intellectuels les plus brillants et les plus sympathiques, sortait de la pénombre pour entrer dans la pleine lumière de la notoriété. Descendant spirituel du célèbre Genevois, M. Dumur n'est cependant ni un romantique attardé, ni un socialiste, engeances pouvant toutes se réclamer de l'auteur du *Contrat social* et de la *Nouvelle Héloïse.* Il a hérité ce qu'il y a de meilleur dans les *Confessions* et *l'Emile*, ce qu'on

a appelé avec effroi „l'individualisme effrené“ et qui est pourtant de la même lignée que le grand libéralisme.

M. Dumur a — je ne dirai pas le mérite, ces choses-là étant involontaires — l'originalité d'être un individualiste, en un temps où chacun ne songe qu'à sacrifier sur l'autel de la collectivité non pas quelque chose de soi-même, mais une part de la liberté d'autrui. Ce n'est pas qu'un esprit aussi sagace ignore ce qu'on appelle la „question sociale“, mais en présence de tant d'esprits éminents occupés à la „résoudre“, il estime peut-être que trop de cuisiniers gâteront la sauce à laquelle on mangera les bourgeois. A coup sûr, il sera le dernier à chercher le bonheur de l'humanité dans l'étouffement de la personnalité: En 1896, M. Dumur écrivait un drame racontant la lutte de l'homme supérieur contre la foule et ses préjugés. *Rembrandt*, c'est la vie de l'artiste qui ne poursuit que son rêve, son idéal sans s'inquiéter de la faveur ou du discrédit. „Le génie n'est rien, la souplesse est tout“ conseille en vain au peintre le marchand de tableaux qui connaît les caprices du public. Rembrandt mourra pauvre et délaissé pour avoir négligé cette vérité élémentaire de la psychologie des foules.

Et je rapproche *Un Coco de génie* de *Rembrandt*, quelque effarante que paraisse cette confrontation. Car cette jolie et pittoresque fantaisie n'est pas seulement un cas d'inconscience et de somnambulisme tel que peut l'avoir étudié le Dr. Grasset, non, c'est encore et surtout une satire contre la bêtise humaine. En effet, les provinciaux dessinés par M. Dumur dénigrent les vers de Victor Hugo et de Racine, et se refusent à admirer la prose de Flaubert, parce qu'ils s'imaginent que l'auteur en est Loridaine, le grainetier. Ici la satire est joyeuse, adoucie par une idylle; dans *Rembrandt* elle est amère et assombrie par la mort.

Pauline, ou la Liberté de l'amour est en quelque sorte la paraphrase de la pensée de Madame de Staël: „Un homme peut braver l'opinion; une femme doit s'y soumettre“.

Pauline trompe son mari. Découverte, elle brave l'opinion et la scandalise. Après avoir brisé les liens du mariage, le malheur veut que son enfant lui soit arraché et que son amant meure. — Voilà qui pourrait n'être que le sujet d'un feuilleton, d'un drame cinématographique ou d'un fait-divers. M. Dumur en a fait un beau roman. Grave et hardi tout ensemble, ce livre laisse l'impression d'un réquisitoire. Contre qui? Assurément pas contre Pauline, ni son mari, ni son amant. Mais c'est la société qui apparaît, comme chez Rousseau, la grande coupable, par ses préjugés, sa cruauté, sa bêtise et son hypocrisie. Ecoutons-la parler par la bouche du sentencieux Facial:

> Dans ce monde, tout ne va pas à notre fantaisie; les principes qui nous règlent nous-mêmes ne sont pas nécessairement ceux des autres. Il faut savoir s'accoutumer à ces contrariétés de la conscience. Qu'avons-nous à exiger en somme? La décence de la vie extérieure, des paroles, des actes publics, des relations civiles. Ce qui se passe derrière ce mur dont vous parlez ne me regarde pas . . . (page 19).

L'amour libre est-il désirable ou répréhensible? L'auteur ne le dit pas, mais il montre les souffrances morales endurées par Pauline qui n'aime pas son mari, il raconte les épreuves que lui impose la société, société hypocrite puisqu'elle tolère un autre ménage où règne le cocuage réciproque et consenti.

Je voudrais bien que les partisans de l'helvétisme littéraire me disent ici ce qu'il y a de commun entre Edouard Rod et M. Louis Dumur, traitant le même sujet . . . Tandis qu'Edouard Rod, timide Vaudois, tenait sa religion et sa morale bien près de la tradition, M. Louis Dumur, hardi Genevois, en franchit la barrière du premier élan et s'enfonça dans la brousse de l'hérésie. Le premier, dans sa pénultième œuvre, *Les Unis*, a voulu montrer les dangers de l'union libre quand elle a lieu entre les êtres communs qui forment la majorité des mortels; le second dans sa seconde œuvre déjà, *Pauline ou la Liberté de l'amour*, donnait un admirable plaidoyer en faveur de la femme adultère. Car quoique l'héroïne soit cruellement meurtrie, l'auteur ne veut pas décrire ces épreuves comme un châtiment ni sermonner Pauline pour n'avoir pas su aimer un mari égoïste et médiocre:

> Quel mari! songeait Pauline. Comme il est différent de moi! Il a des idées étroites que je n'ai pas et de larges tolérances dont je suis incapable. Il aime le bel ordre social: et je souffre de le savoir superficiel et menteur . . . Quelle âme banale! . . . Je l'ai bien jugé lorsque je l'ai appelé un égoïste et un prudent. S'est-il rendu compte de ce que cela signifiait? Un égoïste: un homme qui non seulement aime et ne satisfait que lui, mais entend imposer ses goûts et ses doctrines et n'admet pas qu'on puisse se mouvoir dans un autre ordre d'idées que le sien; un prudent: c'est-à-dire un médiocre, dont par conséquent ni les goûts, ni les doctrines ne sont originaux, mais qui ramasse dans le domaine public les formules les plus usées pour en confectionner sa personne morale. Un égoïste encore, dans la pratique de la vie, par le souci qu'il a de sauvegarder ses plus minces intérêts, fût-ce aux dépens de ses dogmes, lorsqu'ils se trouvent en opposition; et un prudent toujours, par sa pusillanimité devant ceux qui ont l'opinion pour eux . . . (p. 22, 23).

Ou je me trompe fort, ou M. Dumur vitupère ici contre la société. Ed. Rod disait au contraire: Malheur à ceux qui renversent les sages barrières élevées par la Morale et la Religion, car le cœur de l'homme est mauvais . . .

Pauline n'est pas loin d'être un chef-d'œuvre; malheureusement, les dissertations qui font sa valeur sont trop longues, et les personnages monologuent ou dialoguent trop copieusement.

* * *

Ayant démasqué ainsi la morale conventionnelle, M. Dumur devait être un ennemi acharné de l'hypocrisie intellectuelle, celle qui trafique avec les vieilles denrées gâtées en les criant sous de nouveaux noms.

Telle est *l'Ecole du Dimanche.* — Oh! — Eh! oui . . . Mais recherchons d'abord par quelle voie M. Dumur est parvenu à cet extraordinaire sujet de roman:

Un beau jour — c'était vers 1900, je pense — ayant cessé de bêcher le vaste champ de la bêtise humaine et détourné ses regards du monde et du temps présents, il se rappela soudain sa jeunesse, son pays. Il salua avec plaisir ces fantômes du passé peuplant son souvenir: Genève, avec ses vieilles rues en dégringolade, son Rhône coupé de ponts, le Salève tentateur au loin, l'école si près, le maître qu'on fait enrager, les églises avec leur importante tribu de sacrificateurs et de lévites . . . Quelle belle matière à dessiner, à *castigare ridendo!* D'une plume vive et fine, parfois appuyée et mordante, parfois atténuant pour caresser, M. Dumur rendit la vie à ces figures desséchées par le temps:

Quelle dévorante activité que celle des *Trois Demoiselles du père Maire* au vieux collège de Genève! Et qu'ils sont douloureux les tracas qu'amène à un régent vieux style l'abolition des peines corporelles!

Nous apprîmes ensuite par le *Centenaire de Jean-Jacques Rousseau* l'émoi et la division semés dans une école par la commémoration de la mort du philosophe genevois. Que ce petit monde est vivement dépeint aux yeux amusés, et que la politique du *Journal de Genève* est savoureuse!

De l'école à l'église, il n'y a qu'un pas; moins encore, l'épaisseur d'un cheveu, le blond cheveu de la petite Eglantine, la toute gentille héroïne de l'*Ecole du Dimanche.*

Oui, nous y sommes, nous y voilà: en plein guêpier clérical.

> Il s'agit dans l'*Ecole du Dimanche* — nous dit l'auteur lui-même dans une brochure *Les Enfants et la Religion* — de l'action pernicieuse que peut exercer, que doit presque nécessairement exercer sur une âme normale d'enfant la doctrine malsaine du protestantisme orthodoxe, ou plutôt... toute espèce d'éducation religieuse...

— Evidemment, évidemment... Mais avant toute chose, vous êtes-vous rappelé, o Genevois railleur, l'utilité de l'institution qui se nomme Ecole du dimanche? Croyez-vous qu'on puisse permettre aux enfants bien élevés de traîner dans la rue entre dix heures et midi et demi, le dimanche; de se jeter dans les jambes de la ménagère toujours retardée en ce saint jour, et préparant en hâte le rôti dominical? Mais l'école du dimanche, c'est la tranquillité des parents et aussi l'amusement des enfants à qui l'histoire de Joseph vendu par ses frères et celle des petits nègres convertis par les bons missionnaires procurent des joies toujours renouvelées. C'est encore la feuille biblique, avec son image et son texte, profitable à toute la famille, comme aussi l'arbre de Noël et ses cadeaux . . .

Ainsi parlerait un traditionaliste à M. Dumur. Mais M. Dumur n'a cure de ce honteux utilitarisme et reproche tout bonnement aux gens d'église de se servir de la Bible comme si la critique n'existait pas, et il inscrit, mi-plaisant, mi-sérieux, ce passage biblique en épigraphe à sa brochure: „Tu ne tromperas ni mes enfants ni mes petits enfants“ (Genèse XXI, 23).

Voilà donc un défenseur résolu de l'intellectualisme, envers et contre William James et son étonnant pragmatisme; qui prétend que le terme logique du protestantisme est la libre pensée absolue; qui doute fortement de la vie future et auquel il est indifférent que nos âmes s'en aillent chanter, vêtues de robes blanches, les louanges de l'Eternel . . . Regardons bien ce phénomène, *rara avis* chez les protestants, qui persifle du haut du mur, *de muro*, la „religion de nos pères“.

M. Dumur! M. Dumur! . . . Vous m'effrayez! Ne revenez pas au pays, sinon on vous enfermera au château de Chillon jusqu'à récipiscence et amende honorable, en compagnie d'un traité de théologie rédigé par le commissaire Potterat!

Reprenons cependant notre sang-froid. En sûreté au-delà du Jura, M. Dumur se rit de ses adversaires. Et si ceux-ci n'avaient pas perdu toute présence d'esprit dans leur accès de *rabies theologica*, ils eussent remarqué combien l'auteur de l'*Ecole du Dimanche* a évité de rendre odieuse ou ridicule la religion, et même l'institution qu'il visait. Il s'est élevé contre les exagérations d'une secte, le calvinisme, il a combattu son rigorisme et sa sécheresse, voilà tout En parcourant ces aimables pages, le lecteur protestant a souri en reconnaissant ce petit monde et a dit: „C'est bien cela!“ et ceux qui ignoraient ce microcosme ont pensé: „Qu'ils sont drôles ces huguenots genevois!“ Il est entendu que personne n'a envie de les imiter ou de les proposer en exemple, mais nul n'éprouvera de la haine

ou du mépris pour ces esprits desséchés par la „doctrine atroce de Calvin", selon l'expression de Brunetière. On les plaindra tout au plus comme des malheureux affligés de quelque infirmité.

Oui, pourquoi endeuiller l'âme des enfants par des dogmes sombres et farcir leur cerveau de fables ridicules?

> Apprenez-leur à discerner le charme de cette vie, ouvrez leurs jeunes yeux à la beauté des choses et à l'intelligence de la nature; enseignez-leur la prudence, la force le calme, l'élan, la confiance et la connaissance . . .

conseille M. Dumur aux éducateurs.

N'est-ce pas là un aimable écho de l'*Emile?*

* * *

Non, M. Dumur ne pouvait pas être un anticlérical farouche. Considérons d'abord, pour nous rassurer, ce jovial cousin Gobernard de *l'Ecole du Dimanche*, proche parent du vicaire savoyard, et dont la promenade au Salève rappelle celle que fit Emile avec son catéchète.

Ensuite, dans une étude sur Nietzsche *(Mercure de France* 1er février et 1er juin 1908) il manifeste trop vivement son sens de l'histoire pour que nous puissions le croire adepte d'une chapelle quelconque. Ainsi, il défend contre Nietzsche la culture individuelle (Bildung), seule base possible d'une civilisation collective (Kultur). Et à l'encontre des nietzschélâtres, il se résigne à trouver deux Nietzsche: le conservateur, amoureux du repos apollinien, et le révolutionnaire, apôtre du mouvement dionysien. Il ne se désole pas non plus à la pensée de ne pouvoir concilier les „idées essentielles" avec les „idées accidentelles" de l'auteur de *Zarathoustra.*

Dans cette même étude, M. Dumur dresse un rôle des différentes religions — christianisme, islamisme, catholicisme, protestantisme, scepticisme, matérialisme, positivisme — qui reçoivent toutes son hommage. Fils de ce siècle qu'on a appelé le siècle de l'histoire, il sait trop le relativisme des hommes et des choses pour les porter aux nues ou les exécrer: Ainsi, le christianisme a fait son temps, mais il a été un bien dans les circonstances où il naquit. Ainsi encore, Saint Paul, „quelque ruinée que soit aujourd'hui sa doctrine, n'en demeure pas moins un héros, un surhomme."

Avec l'histoire, on sait quel fut l'essor de la science, ou plutôt des sciences naturelles au dix-neuvième siècle. M. Dumur paraît avoir bu à longs traits à cette source où s'abreuvèrent tant d'éminents esprits dégoûtés de la fadeur du spiritualisme. Son positivisme est évident quand on l'entend dire que les dogmes religieux „viennent aujourd'hui se briser désastreusement contre les faits historiques ou scientifiques", quand il parle de „l'immense chimie cosmique", et du „creuset de l'universel inconnaissable".

A ce propos, je lui reprocherais d'avoir voulu par un ingénieux paradoxe, rajeunir Rousseau, en lui attribuant „le retour à *l'étude* de la nature". Pour moi, je n'oserais affirmer que les soupirs des romantiques, la mélancolie de René et de Werther, aient été le prélude de l'étude sur les fonctions des capsules surrénales, par exemple. Tout de même l'introduction de M. Dumur aux pages célèbres de J.-J. Rousseau (dans *La Feuille littéraire)* forme, cette réserve faite, un lumineux exposé et un admirable éloge.

* * *

Je vais essayer de tracer maintenant le portrait psychologique de M. Dumur, tel que je crois le voir transparaître dans ses œuvres:

J'ai rencontré M. Dumur à Bibliopolis, la cité des livres.

Il passait tranquillement au milieu de l'agitation qui faisait courir en tous sens le peuple enfiévré des écrivains. La joie de vivre brillait dans ses yeux; nulle pensée angoissante ne troublait la sérénité de son front. Heureux d'avoir rencontré un homme cultivant un aimable jardin intellectuel, je l'arrêtai et nous causâmes.

A la différence de tant d'autres passants qui pliaient sous le fatras de leurs œuvres, il ne portait sous le bras qu'un petit paquet de livres. Je lui demandai des nouvelles d'*Albert* et de *Pauline* qui manquaient. Il m'avoua les avoir placés aux Enfants trouvés, à l'instar de Rousseau, parce qu'il ne les trouvait pas dignes de lui. Et comme je lui en faisait un vif reproche:

— Mes deux maîtresses, la Tendresse et l'Ironie, m'en donneront d'autres, plus beaux et mieux faits, me dit-il en souriant. Par quoi je connus qu'il était artiste et qu'il avait le goût de la forme et de la beauté.

Il me parla ensuite avec tendresse d'une blonde enfant, Eglantine, qu'il avait arrachée aux griffes d'un affreux calviniste, le pasteur Babel, qui déformait cette frêle et charmante plante.

Deux dames vinrent à passer. M. Dumur les salua avec un respect mêlé de familiarité:

— L'Histoire et la Science, fit-il. Deux personnes du meilleur monde et que je fréquente beaucoup. Elles sont d'ailleurs les marraines de mes enfants.

Il me parut avoir un grand dégoût de l'hypocrisie et éprouver une grande sympathie pour ceux qui ont subi le dédain de la foule.

Comme je l'interrogeais sur le monde présent et la vie future, il ne m'assassina pas avec des affirmations tranchantes et ne m'assomma pas de négations horrifiantes. Les puissances infernales et célestes ne parurent pas l'inquiéter:

— Je suis positiviste, me dit-il, mais je crois qu'il reste par delà les aits connus „beaucoup de choses possibles, beaucoup d'éventualités."

Il exposait, sans violence mais avec fermeté, sa doctrine réaliste agréablement teintée de poésie. Puis s'élevant sur les ailes de l'idéalisme, il ajouta:

> Il me plairait que l'homme ait réellement une âme libérable de son corps, que cette âme fût immortelle et qu'elle s'incarnât le long d'une série infinie de vies, à travers tous les mondes de l'espace, qu'elle s'enrichît et se perfectionnât sans fin, réduisant progressivement sa perméabilité à la souffrance et augmentant presqu'à l'incommensurable la capacité de ses jouissances.

Ce possibilisme, délicatement exprimé, me fit comprendre que sans être un dilettante ou un joueur de flûte, il était sceptique comme il sied à l'honnête homme. Cependant, la raison et la logique ne lui semblaient pas méprisables et à son avis „Voltaire n'était pas une buse". Enfin, quand nous effleurâmes la théologie, je vis que Loisy et Réville n'auraient pas honte de leur élève.

Il m'avoua que les plaisirs de la table ne le laissaient pas indifférent. Je m'en étais déjà douté par le régime copieux et succulent auquel il avait soumis des collégiens genevois de sa connaissance. Entre nous, je le crois assez proche parent physiologique du cousin Gobernard.

— Etes-vous un sage ou un épicurien? lui demandai-je.

* *
*

— Peut-être bien l'un et l'autre, me répondit-il en me quittant.

En rentrant chez moi, je parcourus par hasard l'admirable commentaire que le philosophe J.-M. Guyau a fait de la doctrine d'Epicure, si injustement décriée et dénaturée par des ignares et des malveillants. Et je sus qu'on peut être à la fois un sage et un épicurien.

Tel m'apparut M. Louis Dumur, romancier.

BORDEAUX WIELAND MAYR

*

M. Mayr analyse, avec l'humour qui convient, l'œuvre si originale, à la fois sérieuse et légère, de M. Dumur. Il y a un an, Samuel Cornut parlait ici même (vol. IX. page 42) de *l'Ecole du Dimanche*, et en critiquait sévèrement les exagérations; M. Mayr au contraire admire sans restrictions; il est utile d'entendre les deux cloches; et l'essentiel c'est qu'on connaisse mieux en Suisse l'œuvre de Dumur, éditée à Paris par le *Mercure de France*, et genevoise pourtant, suisse même, par plus d'un côté. Si j'avais à formuler une réserve (qui expliquerait peut-être pourquoi Louis Dumur n'a pas encore, en Suisse, la notoriété qu'il mérite), je dirais: l'esprit de Louis Dumur, d'une si belle indépendance, n'est pas arrivé encore à équilibrer ces deux qualités que M. Mayr relève avec raison chez lui: le réalisme et l'idéalisme. Il y a conflit chez lui; d'où impressions contradictoires chez le lecteur. Libre à lui de critiquer le calvinisme; je l'en approuve; mais je ne saurais approuver ce ton gouailleur qui ridiculise, derrière le calvinisme, le spiritualisme lui-même; l'esprit boulevardier ne convient pas à certains sujets. J'en cite comme exemple une seule ligne de M. Mayr: les récits de l'Evangile qu'on enseigne aux enfants à l'Ecole du Dimanche, sont des fables sans doute, mais ce ne sont pas des fables „ridicules". S'il plaît à Gobernard de les appeler ainsi, c'est qu'il lui manque le sens de l'histoire et le respect de la foi. Or comme le disait fort bien M. Berlage, il y a quinze jours (dans son étude *Kunst und Gemeinschaft*), sans foi il n'y a pas de civilisation possible. BOVET

□□□

DIE JUNGFER VON WATTENWIL

Adolf Frey als Romanschriftsteller. Das ist die Kunde dieses neuen Buches[1]). Bis heute behauptete er seinen Platz als *Lyriker*. Kein Gedichtband der gegenwärtigen Schweiz hat nach Motivreichtum und Gesichtsweite, nach Sprachkraft, geistiger Prägung und Bildwert das Gewicht der Freyschen Lyrik erreicht oder gar überboten. Er besitzt das schönste Detail und den größten Rahmen.

Die *epische* Dichtung der Schweiz ist ein geheiligter und fast unantastbarer Hort, der gehütet sein will. Und er wird gehütet, aber nicht mit Narrenliebe. Abseits stehen nur die, die in den blumigen Wiesenpfaden. Gottfried Kellers sich verlaufen haben, die am blanken Wappenschilde Meyers blind oder an der höckerigen Prosa Gotthelfs selbst bucklig wurden.

[1]) *Die Jungfer von Wattenwil.* Historischer Schweizerroman von Adolf Frey Erste bis dritte Auflage. J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger. Stuttgart und Berlin 1912.